

Ruralia

Ruralia

Sciences sociales et mondes ruraux contemporains

14 | 2004

Varia

Jean-Marc OLIVIER, *Des clous, des horloges et des lunettes. Les campagnards moréziens en industrie (1780-1914)*, CTHS-Histoire n° 6, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2004, 608 p., préface de Claude-Isabelle BreLOT.

Pierre Judet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/990>

ISSN : 1777-5434

Éditeur

Association des ruralistes français

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004

ISSN : 1280-374X

Référence électronique

Pierre Judet, « Jean-Marc OLIVIER, *Des clous, des horloges et des lunettes. Les campagnards moréziens en industrie (1780-1914)*, CTHS-Histoire n° 6, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2004, 608 p., préface de Claude-Isabelle BreLOT. », *Ruralia* [En ligne], 14 | 2004, mis en ligne le 23 janvier 2005, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ruralia/990>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

Jean-Marc OLIVIER, *Des clous, des horloges et des lunettes. Les campagnards moréziens en industrie (1780-1914)*, CTHS-Histoire n° 6, Paris, Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2004, 608 p., préface de Claude-Isabelle BreLOT.

Pierre Judet

- 1 Il n'est pas courant de lire qu'une ville-centre doit son existence aux campagnes qui l'entourent et que ce qui permet le maintien d'une activité industrielle dans la longue durée c'est l'attachement à la terre de ceux qui la pratiquent. Telle est pourtant la thèse défendue avec brio par Jean-Marc Olivier dans son livre sous-titré *Les campagnards moréziens en industrie*. Située au cœur de la montagne jurassienne, la petite région du Morez connaît en effet au cours d'un long 19^e siècle une succession de cycles industriels qui débute avec la clouterie et se poursuit avec la fabrication d'horloges pour déboucher sur la production de montures de lunettes. L'auteur présente un monde rural acteur de sa propre industrialisation dans lequel les logiques sociales l'emportent sur les logiques économiques. C'est ce qu'il appelle « l'industrialisation douce ».
- 2 Jean-Marc Olivier inscrit son travail dans le débat sur la « proto-industrie » initié par Franklin Mendels à propos de l'industrie textile rurale. Mais le cas morézien n'est pas conforme au modèle initial. Il en diffère notamment par l'absence de centre urbain de commandement. Il en diffère aussi par la poursuite et le renouvellement du système productif car celui-ci ne conduit pas sa main-d'œuvre à l'exode et à la paupérisation pas

plus qu'il ne débouche sur l'écrasement de l'atelier par la grande usine. C'est que cette industrie largement rurale bénéficie d'une dynamique propre et que la région de Morez est dotée d'un certain nombre d'atouts.

- 3 Il s'agit d'abord d'un très riche héritage technique dans le travail du fer. Celui-ci a été introduit très tôt dans un monde déjà rodé au travail du bois ; la présence de forges et de martinets est attestée dès le 16^e siècle et la clouterie en est la manifestation la plus directe. Appuyée sur des besoins propres à un vaste monde rural et montagnard transfrontalier, la production de clous forgés s'est développée notamment en même temps que la consommation de clous pour « tavaillons », sortes de tuiles de bois utilisées sur les murs des pays à hiver neigeux. L'âge d'or de la clouterie, c'est le 18^e siècle, à la fin duquel on ne compte pas moins de 282 cloutiers dont 89 à Morez, et encore faut-il savoir que les sources sous-estiment le nombre de ces ouvriers pluri-actifs. La situation géographique de l'activité ne l'empêche pas d'évoluer puisque la tréfilerie qui permet de fabriquer à froid et à la machine des « pointes de Paris » renouvelle les techniques de production dès cette période. Mais la région doit faire face à de nouveaux concurrents en France et en Suisse. Le sud du Jura est par exemple mieux doté qu'elle en énergie hydraulique nécessaire pour mettre en mouvement les machines. Pourtant la clouterie ne disparaît pas, elle se maintient longtemps en raison de la pluri-activité que pratiquent ses ouvriers et en raison de sa très grande spécialisation (on fabrique notamment des « clavins » à deux têtes pour tavaillons ou des clous d'ardoise). L'auteur explique que la clouterie, très diversifiée, joue un rôle initiatique vis-à-vis d'activités plus complexes. Dans la première moitié du 19^e siècle, en effet, un nouveau cycle industriel s'ouvre avec l'horlogerie. Celle-ci ne doit rien à sa puissante voisine helvétique puisqu'après quelques essais sans lendemain dans la fabrication des montres, le haut Jura se tourne vers la grosse horlogerie, celle des horloges de parquet puis celle des horloges d'édifices. Ainsi, nombre de cloutiers deviennent forgerons pour l'horlogerie en utilisant des techniques proches de celles employées dans la clouterie : ils fabriquent les colonnes forgées qui constituent la cage abritant les mécanismes des comtoises et certaines forges de cloutiers se transforment en fonderies pour pièces d'horlogerie. Il règne donc dans le canton de Morez une « atmosphère industrielle » qui se manifeste par une innovation diffuse visible dans la participation aux expositions et les dépôts de brevets, mais aussi dans une foule d'améliorations incessantes de tout ce qui touche de près ou de loin à cette activité industrielle. Tournebroches, pendules, carillons et autres gros mécanismes n'ont plus de secrets pour les Moréziens. L'horlogerie permet en effet d'acquérir toutes les bases de la mécanique, discipline clé de l'innovation au 19^e siècle. C'est ainsi que s'est constituée une technologie indépendante de la Suisse. Même le difficile émaillage des cadrans devient une spécialité morézienne. Mais la seconde moitié du siècle est moins favorable et plusieurs voies de reconversion sont explorées, comme celle de l'émail sur métaux. On fabrique en effet des plaques de rues et le canton se fait une spécialité de plaques mortuaires protégées des intempéries par l'émaillage : les « cœurs de Morez ». Peu à peu, la lunetterie, largement portée par des individus issus de la montagne morézienne et en particulier du hameau des Rivières, s'impose comme le moteur du développement et les tréfileurs comme les horlogers s'approprient la fabrication des montures de lunettes. Alors que l'adaptation des techniques et des outils de l'horlogerie, de la pointerie et de la galvanoplastie leur permet de faire merveille dans le montage et la fabrication des montures métalliques, la production de verre plat, qui exige d'autres techniques et demande d'importants investissements, échappe aux Moréziens même s'ils arrivent à maîtriser temporairement le surfacage (transformation du verre plat en verre

correcteur). Voilà qui assure cependant à Morez une longue supériorité dans la nouvelle spécialité. C'est à juste titre que Jean-Marc Olivier fait remarquer que cette supériorité repose sur une imprégnation technique mais il souligne qu'elle est également due à une volonté d'instruction vérifiable sur la longue durée. En effet, vers 1789, environ 90 % des parrains savent signer à Morez et, en libéralisant l'utilisation des bois communaux, la Révolution donne aux municipalités des moyens pour financer l'ouverture d'écoles ardemment désirées jusque dans les hameaux de montagne. Cet intérêt pour la culture technique s'institutionnalise très tôt puisqu'une école municipale d'horlogerie ouvre ses portes en 1855. Son échec n'empêche pas la création d'une importante école d'optique et de lunetterie par la suite.

- 4 La force du canton de Morez dans le domaine industriel repose également sur une maîtrise de la commercialisation que Jean-Marc Olivier aborde avec beaucoup d'originalité. Son travail montre que l'insertion dans les circuits économiques est d'abord une question sociale. Si la commercialisation des clous est peu abordée, le mythe de l'horloger-colporteur s'efface devant l'efficacité des rouliers-paysans. Puisque les comtoises, trop lourdes pour prendre place dans la balle d'un colporteur, doivent être charriées par voiture, les rouliers-paysans acheminent les horloges de Morez en même temps que les fromages qu'ils convoient depuis longtemps vers les lieux de consommation pendant l'hiver. Jean-Marc Olivier montre ainsi l'interchangeabilité des objets commercialisés par le roulage et l'utilisation par l'horlogerie des circuits commerciaux propres au fromage. Les comtoises sont laissées en dépôt-vente une année et, de ce fait, leur prix ne s'alourdit pas du prélèvement d'intermédiaires. Il s'agit en effet souvent de simples dépôts où le roulier de passage, souvent frotté d'horlogerie, assure parfois les réglages et les réparations mais aussi de magasins tenus par un horloger qui est quelquefois originaire de Morez. Les horloges sont d'abord vendues dans le sud de la France, en Espagne et dans toute la Méditerranée, notamment en Turquie et en Égypte, mais elles s'écoulent assez peu dans le nord de l'Europe où la concurrence est plus forte. Si l'horlogerie a, d'une certaine façon, créé son propre marché, la lunetterie bénéficie d'une tout autre conjoncture. L'extension du monde des lisants et des productions imprimées, l'augmentation et le vieillissement de la population, lui assurent d'énormes débouchés pour peu que la nouvelle activité sache s'y adapter. C'est à Morez que s'effectue le passage de la lunette-bijou à la monture en fil d'acier qui permet la démocratisation de l'objet. La distribution des lunettes est stimulée par la préexistence du réseau horloger, de ses voyageurs et de ses revendeurs polyvalents et, vu son poids, l'objet peut, cette fois, être confié aux colporteurs. Mais les entreprises de Morez qui tendent de plus en plus à contrôler leurs ventes, se regroupent en 1910 en un syndicat pour lutter contre les grossistes en « articles de Paris » qui vont jusqu'à installer une centrale d'achat à Morez. Tous ces efforts permettent la conquête de l'espace français, une forte présence dans le bassin méditerranéen et même en Europe du Nord ainsi que sur le marché mondial. Si les « désenclavements » postaux puis ferroviaires (1900) ne sont pas négligeables, la prospérité que connaît Morez à la Belle époque et le changement d'échelle du commerce reposent sur une tradition d'exportation ancienne. C'est en s'appuyant sur ces succès que l'auteur plaide pour une relecture de l'histoire d'un commerce extérieur français plus dynamique qu'on ne l'a souvent écrit en particulier dans le domaine des « articles de Paris » qui sont d'ailleurs souvent fabriqués loin de la capitale.

- 5 Selon Jean-Marc Olivier, la fabrique morézienne, qui se caractérise par sa souplesse et ses capacités d'évolution, née du manque de terres, est initiée par des pluri-actifs. Elle précède les initiatives des marchands-fabricants et ses facultés de renouvellement viennent en grande partie des campagnes. C'est pourquoi, à la différence du textile flamand étudié par Mendels, la distance sociale entre marchands-fabricants-patrons et « proto-ouvriers » est faible. En effet, s'il existe une esquisse d'établissage cloutier au début du 19^e siècle au profit de marchands de clous qui fournissent la matière première, il n'y a pas encore de division du travail. Un pas dans cette direction est franchi quand des marchands-horlogers opèrent la transition « en douceur » vers l'établissage (1780-1840), puisque ce système organise la production autour d'un « établisser » qui rassemble les pièces de l'horlogerie fabriquées dans la nébuleuse industrielle. Ce nouveau rôle attire d'anciens établisser cloutiers, des artisans horlogers dynamiques ou même des aubergistes riches de leurs contacts, en particulier avec les rouliers. Chaque établisser dispose de son propre réseau d'ouvriers ruraux, mais ceux-ci peuvent travailler pour plusieurs donneurs d'ordres. C'est ainsi que, bien que plus complexe, l'industrie horlogère recouvre et dépasse l'espace essentiellement rural occupé par la clouterie. C'est une « transition imperceptible » qui assure le passage de l'horlogerie à la lunetterie. Celui-ci renforce et renouvelle le groupe dirigeant par une rencontre entre les élites du négoce horloger et la technologie lunetière. Or celle-ci repose à la fois sur le génie mécanique des horlogers et sur l'expérience des cloutiers et des tréfileurs et elle se traduit par l'ascension de petits entrepreneurs lunetiers ruraux. Ce troisième cycle industriel mobilise plus largement encore la population rurale tout en utilisant largement les nouveautés puisque l'industrie fait appel à l'électricité, ce qui lui donne en même temps puissance et souplesse. La fabrique morézienne répond aux modes changeantes, elle est par exemple sans rivales dans le domaine des nouvelles lunettes pour l'automobile. Du fait de son très faible poids et du très grand nombre d'opérations simples nécessaires à son élaboration, la monture convient parfaitement à une structure de production dispersée. Ainsi, la présence féminine est-elle plus forte dans la lunetterie que dans l'horlogerie et les femmes constituent en effet jusqu'à 50 % de la main-d'œuvre en 1910. Jean-Marc Olivier montre que, dans ce « monde de production » dans lequel il importe de surpasser son voisin, la recherche du profit n'est pas le seul motif du travail et il est particulièrement convaincant quand il rapporte les paroles de cet industriel qui, recevant une commande de 12 000 francs, l'accepte d'emblée malgré les conseils de son contremaître qui lui explique que les frais seront à peine couverts. L'auteur insiste, en outre, sur la faiblesse des tensions sociales. Morez est en effet un centre industriel puissant sans grandes usines. Avant 1914, les entreprises les plus importantes n'occupent jamais plus de 100 personnes et elles voisinent avec une masse de petits ateliers qui travaillent en général pour des marchands-fabriquants. Des grèves éclatent à partir de 1902 mais la première grève des lunetiers ruraux n'a lieu qu'en 1908 et échoue en raison des divisions de la main-d'œuvre. En 1912, les sections syndicales sont désertées. La « classe ouvrière » est donc « introuvable ».
- 6 Jean-Marc Olivier montre bien que l'enchaînement des trois grands cycles d'activité moréziens au 19^e siècle est le résultat d'une « dynamique entrepreneuriale » nourrie d'une culture technique et commerciale séculaire, mais, pour lui, « l'essentiel demeure la volonté individuelle et collective de perpétuer une société pastorale équitable, garante des équilibres anciens ». À l'appui de cette thèse, l'auteur détaille ce qui constitue selon lui les bases de cet attachement. Certes, l'altitude moyenne du canton de Morez est

proche de 1 000 mètres d'altitude, l'hiver dure six mois et les sols sont pauvres, mais le caractère récent du peuplement, la dispersion en hameaux et le régime de la mainmorte sous lequel se trouvent encore les paysans au 18^e siècle jouent dans le sens de l'attachement à la terre. En effet, dans ce régime, c'est l'organisation en ménages communiars qui permet de conserver ses biens et, comme la mainmorte pèse surtout sur les récoltes, les autres activités sont valorisées. C'est ainsi que s'est imposée une pluri-activité familiale multiforme. Le bois et l'eau favorisent l'industrie tandis que l'herbe et la proximité de la Suisse fromagère incitent à pratiquer l'élevage. La pluri-activité industrielle ne gêne donc pas une évolution agricole qui pousse à la diminution de la main-d'œuvre et la micro-exploitation peut se maintenir. Ainsi, accroissement démographique et faiblesse de l'émigration peuvent-ils se conjuguer avec une société plutôt démocratique : le principe du « tour » dans les fruitières permet à de nombreux propriétaires modestes de rester au pays, tandis que l'interdiction du lait de chèvre dans le chaudron commun élimine les plus démunis. La propriété foncière est si précieuse que, même lorsqu'ils résident en ville, nombre de cloutiers, d'horlogers et de lunetiers en activité s'efforcent d'acquérir de la terre, et ils sont nombreux, à la fin de leur vie, à se définir comme « cultivateurs ». Aussi, la réussite, même quand elle a lieu dans l'industrie, ne s'affiche-t-elle pas et, pour les ouvriers, « le seul fait de rester au pays, dans le hameau de [leurs] ancêtres, ou au pis de ne pas quitter le canton, s'apparente déjà à une satisfaction minimale ». La proto-industrie participe de la sorte à l'entretien de « ce rêve de retour à la terre ». « En définitive, le système morézien présente l'avantage d'entretenir une mobilité sociale démocratisée pendant tout le 19^e siècle alors que la grande fluidité de la société française se limite à la période 1780-1840 ».

- 7 Pour arriver à ce résultat, et malgré la grande faiblesse des archives d'entreprises, Jean-Marc Olivier a utilisé un volume considérable de sources et a réalisé une histoire sociale fine du développement de ce « district industriel » tout en pratiquant une histoire ouverte aux comparaisons. Sources nominatives de tous ordres, déclarations de successions et surtout actes sous seing privé lui ont permis de construire notamment une impressionnante collection de 205 généalogies descendantes qui font ressortir les permanences et les mutations à plusieurs échelles : celle du marché — mondial pour les lunettes —, celle de la région, celle du canton, celle du hameau, celle de la famille et celle de l'individu qui participe lui-même de façon plus ou moins active à ces différents niveaux.
- 8 C'est à juste titre que les continuités dominent, mais peut-être la méthode des généalogies descendantes n'y est-elle pas pour rien et peut-être les mobilités géographiques sont-elles un peu minorées. Elle apparaissent pourtant, notamment chez certains artisans ou (et) marchands de grande réputation comme Pierre Hyacinthe Caseaux qui arrive dans la région de Morez à la fin du 18^e siècle. Malgré ses très grandes qualités, la méthode employée ne valorise-t-elle pas ceux qui réussissent, c'est-à-dire particulièrement dans le cas des systèmes de production localisés, le monde du patronat petit et moyen ? L'attachement à la terre est-il beaucoup plus fort qu'ailleurs ? N'est-il pas le résultat d'un processus plus qu'un préalable ? S'agit-il en tous points d'une « société équitable » ? La flexibilité, aujourd'hui tant vantée, n'est-elle pas payée par les plus modestes, qui sont précisément ceux qui laissent le moins de trace ? La ruralité anesthésie-t-elle les tensions ? Celles-ci ne prennent-elles pas des formes particulières puisque, malgré la loi de 1910, beaucoup de patrons moréziens obligent leurs ouvriers à s'approvisionner chez eux en vin, en toiles ou autres denrées dont ils font commerce ?

Certes, la situation sociale à Morez ne prédispose pas à la lutte, mais la « classe ouvrière » locale est-elle beaucoup moins homogène qu'ailleurs ? La lecture du chapitre consacré aux aspirations sociales et à l'organisation du travail laisse penser qu'il existe cependant un noyau important d'ouvriers lunetiers qualifiés et il est possible que celui-ci joue un rôle important dans le mouvement ouvrier de la fin du 19^e siècle. Les grèves sont assurément sans lendemain apparent — c'est bien souvent la cas dans l'histoire des mondes ouvriers —, mais l'Union des syndicats ouvriers de Morez regroupe jusqu'à 600 adhérents. C'est beaucoup. Combien de grèves sont-elles oubliées parce qu'elle ne se sont pas terminées en drame ? Tout ceci ne contredit sans doute pas la « modération et le respect de la démocratie [qui] caractérisent la vie politique dans le haut Jura pendant la deuxième moitié du 19^e siècle » mais on aimerait en savoir un peu plus sur cette dernière. Ces quelques remarques n'enlèvent rien à la grande qualité de ce travail qui permet de poser le « cas de Morez » comme un cas exemplaire et, s'il donne envie d'en savoir plus, c'est que l'on apprend beaucoup à sa lecture, avec d'autant plus de plaisir qu'il est très bien édité et doté d'un double index (noms de personnes et noms de lieux), d'une illustration abondante et suggestive, de tableaux généalogiques passionnants et d'une bibliographie abondante, très riche sur le plan méthodologique et en ce qui concerne la ruralité.

INDEX

Index chronologique : XVIII^e siècle, XIX^e siècle, XX^e siècle